

tera plusieurs innovations remarquables. Beaucoup de gros objets, de matières premières et même de produits qui n'ont rien à redouter de l'exposition au grand air, seront placés en dehors du bâtiment même; des bassins seront creusés, et l'eau ne manquera pas là où elle pourra être utile.

Mais il nous reste à faire connaître la partie la plus neuve et non la moins intéressante du programme. On veut non-seulement montrer les métiers et les produits, mais aussi, autant que possible, les ouvriers des divers pays travaillant sous les yeux des visiteurs. Des mesures ont donc été prises pour faire venir des pays étrangers, et même des plus éloignés, des familles entières d'artisans. La commission s'est entendue dans ce but avec la marine de l'Etat, qui enverra des navires chercher ces familles et les amènera en France avec leurs outils et les matières premières dont elles ont besoin. On aura, par exemple, une famille hindoue de la célèbre vallée de Cachemire, fabriquant, au Champ-de-Mars, avec le métier dont elle se sert dans l'Inde, et avec de la soie apportée de l'Inde, un de ces splendides châles, sans lesquels la corbeille d'une riche mariée ne serait pas complète. On verra travailler des ouvriers chinois, japonais, cochinchinois, des familles russes, allemandes, espagnoles. La Turquie d'Europe et d'Asie fournira son contingent de travailleurs. Le Nouveau-Monde enverra des représentants de ses diverses industries: le Mexique, en particulier, possède des sculpteurs sur bois d'une habileté extraordinaire, dans lesquels les artistes ébénistes du faubourg Saint-Antoine trouveront, dit-on, des maîtres. L'industrie française sera installée d'après le même système; non-seulement les machines seront en mouvement, mais elles ne marcheront pas pour rien: elles *travailleront*. On verra faire, par exemple, des chaussures à la mécanique: une pièce de cuir se transformera sous les yeux en paires de bottes toutes prêtes à être vendues en France ou exportées en Amérique; on verra des chiffons devenir du papier, tandis que des compositeurs d'imprimerie composeront une page de livre ou de journal; le papier sera mis sous la presse, la page sera imprimée, la feuille imprimée sera livrée aux plieuses, aux brocheuses, aux relieurs; on assistera enfin à toutes les opérations successives que nécessite la fabrication matérielle d'un livre. Il en sera ainsi pour tous les genres d'industrie qui peuvent se prêter à ce spectacle de mise en œuvre et dont le travail peut offrir quelque intérêt à la généralité des visiteurs.

Combien une pareille exposition, ainsi entendue, ne sera-t-elle pas plus attrayante, plus instructive que ses aînées! C'est ce que chacun admettra aisément, si nous avons eu le bonheur de bien nous faire comprendre.

## LE DIVORCE.

(Suite.)

### XIV

Odile et son père passèrent l'hiver et le printemps à Nice, et ne revinrent à Gand qu'au milieu de l'été. Cette longue absence, cet isolement loin de la patrie, avaient aidé en Odile l'œuvre de la grâce; elle avait senti à chaque instant le besoin de se rapprocher de Dieu, et, pour certaines âmes, trop émuës par les terrestres affections, la parole de l'*Imitation*, qui dit qu'on ne se sanc-

tifie guère en voyageant, n'est pas peut-être tout à fait exacte. Dans des lieux inconnus, parmi des figures étrangères, elles vont chercher celui qu'elles connaissent; parlant peu aux hommes, elles parlent davantage à Dieu et vivent en sa présence et dans une plus intime familiarité. A Gand, dans la dangereuse atmosphère de la maison paternelle, au milieu des conversations légères, des dénigrements impies qui, chaque jour, auraient frappé ses oreilles, peut-être Odile eût-elle faibli; le grain céleste se fût séché sur les pierres ou dispersé parmi le sable; trop de vents auraient agité la flamme tremblante pour qu'elle pût donner une vive et persévérante lumière; mais la main de Dieu avait conduit la jeune femme à l'écart et lui avait préparé de longues heures de solitude, une grande séparation de ses relations habituelles, et de salutaires tristesses dans lesquelles l'âme repliée sur elle-même médita, pria et chercha pour toujours un refuge dans le sein du Seigneur. Quand elle revint à Gand, Odile était instruite, éclairée; le travail intérieur qui s'était fait en elle avait adouci son caractère et trompé son âme dans les eaux du christianisme, ces eaux douces et puissantes, qui ne laissent rien de vulnérable à l'être qu'elles ont enveloppé de leurs flots.

Elle avait habué son père à la voir se livrer exactement à ses exercices de piété; il murmurait, il raillait, il contrariait souvent; mais Odile désormais était armée de force et de patience; elle supportait doucement les sarcasmes et répondait aux raisonnements par une raison plus forte; et, comme M. Paulus l'aimait, il la laissait libre de ses actions, se bornant à une petite persécution en paroles. "Te voilà comme les autres femmes, toute livrée aux prêtres; ils t'ont fascinée, ils possèdent ton âme, tu n'oses plus respirer qu'avec leur permission. Et moi qui te croyais indépendante de tout joug! Je te citais jadis à Thibault, tu avais su t'affranchir des préjugés, tu n'avais donné entrée à la robe noire ni dans ta maison ni dans ton cœur; et te voilà comme les autres... et ma fortune ira enrichir quelque couvent!... J'aimerais mieux, vois-tu, te voir encore mariée à ton Guido que de te voir la vassale d'un dominicain ou d'un jésuite!"

Ces discours étaient le pain quotidien d'Odile, mais ils ne l'attristaient que lorsque le nom de son mari s'y trouvait mêlé. Elle évitait toutes les occasions d'entendre parler de celui qu'elle ne devait plus revoir; mais ce nom, qui n'était jamais absent de sa pensée, était toujours présent dans sa prière. Que demandait-elle à Dieu pour lui? la foi, le repentir et la divine espérance dont elle était elle-même animée.

Un jour, son père revint de la bourse plus tôt que de coutume; il avait l'air animé et se frottait les mains.

"Sais-tu ce que je viens d'apprendre? dit-il à sa fille. Guido, ton mari, le banquier Walmeire enfin, est en pleine déconfiture. C'est l'entretien de la bourse; la maison Joris y perd une somme énorme. Cela devait finir ainsi.

— Mon Dieu! quel affreux malheur! s'écria Odile.

— Vas-tu le plaindre maintenant, cet orgueilleux qui n'a que ce qu'il mérite... Pas tant de charité chrétienne, ma fille, ça devient agaçant à la fin."

O sainte charité chrétienne, d'où découle tout autre amour, les eaux de la mer ne peuvent l'éteindre! que pouvaient donc les paroles de M. Paulus? Elles avaient apporté seulement au cœur d'Odile la plus pénible